

SYLLABUS

INTRODUCTION À LA PHILOSOPHIE ANALYTIQUE
DU LANGAGE*Landry Roland KOUDOU*

La Philosophie analytique du langage est une philosophie d'inspiration scientifique née au XIX^{ème} siècle. Elle résulte d'une réflexion simultanée sur le fondement des mathématiques et l'avènement de la nouvelle logique. C'est au mathématicien et philosophe allemand Gottlob FREGE (08/11/1848-26/07/1925) qu'on attribue la paternité de ce qu'on pourrait appeler le « tournant linguistique de la philosophie ». La préoccupation de Frege était de savoir comment il est possible de créer, pour les mathématiques en particulier, et les sciences en général, un langage qui leur soit propre. En effet, estime-t-il, ces sciences ont besoin d'un langage qui les mette à l'abri « *des erreurs d'interprétation et des fautes de raisonnement* ». Il s'agit là d'une prise de distance, vis-à-vis du langage ordinaire, qui se justifie par l'incohérence de ce dernier et son ambiguïté. Il faut aux mathématiques une idéographie, c'est-à-dire une écriture qui rendrait compte, de manière exacte, de la forme et le contenu des pensées.

Le projet de Frege sera partagé aussi bien par Bertrand RUSSELL (18/05/1872-02/02/1970) que par Ludwig WITTGENSTEIN (26/04/1889-29/04/1951). Pour ceux-ci, la logique moderne (logique mathématique) constitue un langage idéal pour les mathématiques. D'après Russell, la logique constitue l'essentiel des objets se trouvant au fondement des mathématiques. Sans son recours à la logique, le mathématicien ne saurait dire de quoi parlent les mathématiques. En faisant ainsi de la logique l'ontologie des mathématiques,

Frege et ses continuateurs créent un courant de pensée philosophique dénommé : le Logicisme.

D'après ce courant, tout savoir mathématique et, au-delà, toute connaissance scientifique, n'a de sens que s'il (ou si elle) est logiquement constitué(e). Il n'y aurait ainsi de sens que logique, au sens mathématique du terme. C'est que, pour eux, tout ce qui est ou existe dans le monde n'excède pas les frontières de la logique.

Comment le projet idéographique (logicisme) prend-il place au sein des réflexions philosophiques sur les théories de la connaissance ? Comment la logique peut-elle être érigée en ontologie du savoir scientifique ? Le monde serait-il une entité entièrement logique ?

I- LE PROJET IDÉOGRAPHIQUE DE FREGE

Dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la logique va connaître une grande révolution : elle va se mathématiser. En effet, contrairement à la logique classique, qui opérait directement sur des propositions, la nouvelle logique va emprunter la symbolisation des mathématiques ; ce qui va décupler son pouvoir en tant que science abstraite. Elle commencera par remettre en cause la forme propositionnelle (sujet – copule – prédicat) propre à l'analyse de la proposition en logique classique. La forme logique propositionnelle va aussi se complexifier en donnant de percevoir l'existence de rapports logiques plus riches et plus complexes. Bref, la révolution en logique (c'est-à-dire sa mathématisation) donne à cette science (la logique elle-même), longtemps restée statique, de grands pouvoirs d'analyse. Et c'est en mathématiques que l'analyse logique trouvera ses meilleures formes d'application.

Concomitamment se mène à cette époque une réflexion sur le fondement des mathématiques. En effet, la crise des mathématiques régnante de cette époque porte aussi bien les mathématiciens que les philosophes d'alors à réfléchir sur les fondements de cette science. Choqué par le nombre de contradictions qui émergent en son sein, Gottlob Frege entreprend une mission restauratrice des connaissances mathématiques par la réforme de son langage ; tel est le sens de son projet idéographique. Citons Frege : *« Les sciences abstraites ont besoin, et ce besoin est ressenti de plus en plus vivement, d'un moyen d'expression qui permette à la fois de prévenir les erreurs d'interprétation et d'empêcher les fautes de raisonnement. Les unes et les autres ont leur cause dans l'imperfection du langage. »* ("Que la science justifie le recours à une idéographie", 1882)

La notion de science abstraite renvoie aux disciplines mathématiques. D'après l'auteur, celles-ci sont jonchées d'erreurs induites par les ambiguïtés du langage ordinaire. Les erreurs aboutissent inévitablement aux fautes de raisonnement. Il s'agit des incohérences constatées ici et là dans le raisonnement mathématique. S'il est vrai que le langage auquel doivent recourir les mathématiques doit être écrit, la syntaxe grammaticale du langage ordinaire est loin de servir d'exemple. L'idéographie de Frege recourt à des signes totalement différents de l'orthographe et de la syntaxe grammaticale des langues ordinaires. D'ailleurs, fait-il remarquer dans un premier temps, l'arithmétique donne l'exemple d'une idéographie, mais qui demeure encore à compléter (Cf. texte N° 1). Seulement, le projet idéographique ira bien au-delà de l'exemple qu'offre l'arithmétique, puisque cette dernière science reste piégée par l'usage du langage ordinaire (Cf. texte N° 2).

On note ainsi chez Frege un changement de perspective dans l'élaboration de l'idéographie. Dans un 1^{er} temps, les mathématiques, à travers

l'arithmétique, offrent l'exemple d'une idéographie qui reste encore inachevée, c'est-à-dire qu'il faut parfaire par l'invention de symboles qui évacuent définitivement les emprunts d'expressions au langage ordinaire. Du début du projet idéographique (1882) à la publication de l'article « *Qu'est-ce qu'une fonction ?* » (1904), l'auteur du projet idéographique prend conscience du niveau de corruption dont est victime le langage mathématique ; corruption qui l'emmène à revoir sa stratégie de la réforme des connaissances mathématiques : c'est tout le langage des mathématiques qui reste à inventer.

Si ce projet de Frege, qui a suscité beaucoup de polémiques dans le monde mathématique et aussi celui de la logique, reste pertinent, il est demeuré inachevé. Autant le projet idéographique a suscité de la méfiance, voire de la défiance, de la part de ses pairs, autant il a aussi suscité de la sympathie. Bertrand Russell peut être désigné comme le 1^{er} grand sympathisant de Frege.

II- LE PROJET IDÉOGRAPHIQUE SELON BERTRAND RUSSELL

Dans l'appendice A d'un de ses importants textes qui s'intitule *Les principes de la mathématique* (1903), Russell fait l'affirmation suivante : « *Le travail du Pr Frege (...) anticipe largement le mien.* » En effet, le logicien de Cambridge était aussi préoccupé par la restauration des connaissances mathématiques. Comme Frege, sa réflexion sur les fondements des mathématiques réserve à la logique une part belle. Le langage de la logique pourrait constituer l'ontologie du discours mathématique (Cf. Texte N° 3). Bien plus, Russell prend conscience que le défi qui consiste à fonder les mathématiques est le même que celui qui vise à fonder toute connaissance sur le monde. Comment, dès lors, trouver dans le monde une fondation aussi solide que celle sur laquelle devraient reposer les mathématiques ? Le monde est-il une entité logique au même titre que les

mathématiques ? Une investigation des éléments constitutifs du monde permettra à Russell d'établir le caractère logique de celui-ci (Cf. Texte N° 4).

Si Bertrand Russell revendique la proximité de pensées d'avec celles de Gottlob Frege, c'est seulement parce que, comme lui, il élabore une solution logiciste, c'est-à-dire qu'il fait reposer le langage des mathématiques sur celui de la logique. Toutefois, sa perspective idéographique diffère de celle de Frege. En effet, le travail idéographique, pour lui, ne consiste pas en l'invention d'une écriture : il consiste en la quête de « *notions fondamentales de logiques* » auxquelles pourraient être réduites la totalité des propositions mathématiques. C'est ce que Russell appelle, dans *Principiamathematica* (1910 ; 1913), les « *définitions premières* ».

Dans le monde, il n'y a pas que des objets, il y a aussi des faits. Et les relations qui assertent l'existence des faits sont de différents ordres. Il les appelle les faits atomiques parce qu'il les considère comme les éléments fondamentaux, les plus simples. Ainsi, un problème de la réalité peut être analysé mathématiquement, parce que le langage mathématique partage avec le monde la logique. Les mathématiques sont aussi logiques que le monde. On peut montrer les objets mais pas les faits ; toutefois on ne peut pas nier ces derniers. Par exemple : l'"arbre" est un objet ; alors que « le professeur entre en classe » est un fait.

Il faut souligner qu'au cours de son cheminement intellectuel, la quête idéographique, pour Russell, a été aussi le moment de la résolution d'un dilemme. Comment soutenir les thèses du logicisme sans céder à une interprétation idéaliste de la connaissance ? En effet, quelle est le statut des réalités logiques ? Sont-elles de idées ou des réalités du monde ? En postulant que la logique est au fondement des connaissances mathématiques, alors que

celles-ci sont censées décrire le monde, il est nécessaire de trouver les occurrences de la logique dans le monde. Quelles formes de réalités désignent, dans le monde, les fameuses « *notions fondamentales de logique* » ? Russell a conscience que, fonder la connaissance sur la logique, c'est aussi fonder l'expérience sur celle-ci. La question devient : à quel ordre de réalités correspondent les notions de logique ?

La découverte de la notion de « *faits* » lui permettra de venir à bout de ce problème. Ceux-ci se définissent comme des relations logiques fondamentales se trouvant dans le monde. Les propositions (ou phrases) ne font que les décrire. Le monde, estime Russell, n'est pas que composé d'objets isolés, mais aussi de faits qui ont autant de réalité que les objets. Par exemple : « le professeur entre en classe » est un fait existant autant que « les tables », « le tableau » à l'intérieur d'une classe. À la différence des objets, les faits sont des réalités de relation. Ils sont de types divers mais peuvent être hiérarchisés : il y a des « *faits dans lesquels on a une chose et une qualité, deux choses et une relation, trois choses et une relation, quatre choses et une relation, etc.* »

Ainsi, pour Russell, les mathématiques représentent une connaissance objective dans la mesure où elles décrivent des réalités qui à la fois sont logiques et expérimentales. La possibilité pour les mathématiques de représenter une connaissance relève de ce que les propositions mathématiques ont en commun avec le monde la logique. Cette intuition logico-philosophique fait de l'idéographie de Russell une **philosophie** dite **analytique** ; mais aussi une **philosophie de l'atomisme logique**. [D'ailleurs, l'analyse va constituer en la décomposition des faits en atomes logiques censés décrire le monde.]

L'atomisme logique est l'appellation que Russell donne à une théorie philosophique qu'a su définitivement lui inspirer son étudiant, Ludwig Wittgenstein.

III- L'IDÉOGRAPHIE SELON WITTGENSTEIN : UN LOGICISME RADICAL

C'est dans son œuvre *Tractatus logico-philosophicus* que Wittgenstein expose sa théorie idéographique du langage. L'œuvre constitue en soi l'aboutissement d'une quête logique née depuis Frege et continuée par Russell. En fait, successivement disciple de Frege et de Russell, Wittgenstein parviendra, dans le *Tractatus*, à réaliser une synthèse originale des pensées de ses prédécesseurs. Pierre Jacob en rend compte de la manière suivante : « *Les aphorismes sibyllins du Tractatus sont des cristaux déposés, après évaporation, par déshydratation d'un composé de Russell et de Frege chauffés à blanc.* »

Cette métaphore signifie que Wittgenstein se réclame à la fois des deux penseurs, mais les critique pour tirer d'eux ce qu'il y a d'essentiel pour la construction de l'idéographie. En effet, Wittgenstein reproche à Frege sa mauvaise définition des objets. Contrairement à lui, Wittgenstein soutient qu'il n'y a pas d'objets logiques qui auraient la forme d'entités idéelles comme cela se laissait comprendre dans l'ontologie frégréenne. Ce qu'il reproche à Russell, c'est d'admettre, dans son ontologie, la coexistence des objets et des faits. Dans le monde, soutiendra-t-il, il n'y a que des faits ; c'est-à-dire des réalités relevant de l'expérience que ne font que décrire les propositions de la science.

Il faut préciser d'abord que les faits qui composent le monde sont de deux ordres : on a des faits complexes et des faits simples. Les premiers sont des "*Tatsachen*", c'est-à-dire des faits qui sont composés d'autres faits. Un exemple du langage pourrait nous permettre de nous en faire une représentation. Prenons la proposition "Socrate est un sage athénien". Cette proposition consisterait en deux faits simples : "Socrate est sage" et "Socrate est un athénien". Wittgenstein nomme

"*Sachverhalt*", c'est-à-dire "état de choses", chaque fait simple ou atomique (par opposition au fait complexe ou moléculaire) de la proposition précédente. En effet, un fait atomique, bien qu'il ne contienne pas de parties qui soient des faits, doit néanmoins contenir des parties. « L'état de choses est une liaison d'objets »¹. Ainsi, dans le fait atomique « Socrate est sage » nous avons des constituants plus simples qui représenteraient des objets, tels « Socrate » et « sage »; de la sorte, l'analyse d'un fait, aussi complète que possible (cette possibilité n'est que théorique et non pratique) aboutit à des objets.

Pour l'auteur du *Tractatus*, la nécessité logique des objets par laquelle ceux-ci doivent être définis découle d'une déduction logique faite à partir de l'existence des faits simples : « L'état de choses est une liaison d'objets »². En effet, la définition du fait comme réalité logique exige qu'on le pose comme une entité logique, c'est-à-dire de relations. D'où l'idée de désigner le fait comme un « état de choses »³, c'est-à-dire une entité complexe dans sa composition, dont l'essence est tissée par une connexion d'objets. De ce point de vue, l'existence des objets représentent une nécessité logique de l'existence des faits simples : ils en constituent les formes internes. Leur conception échappe totalement à la série des événements du monde pour ne se comprendre que dans celle des formes logiques. Ainsi, les objets sont ce qu'ils sont, indépendamment des perceptions variées et variantes que nous en avons ; et c'est ce qui fonde la nécessité de leur existence : nous ne pouvons concevoir leur existence que comme nécessaire dans la mesure où elle représente la condition de nos perceptions diverses des faits du monde.

Il suit de ce qui précède que l'objet ne peut logiquement s'admettre ou se comprendre en dehors du fait : « Si je puis concevoir l'objet dans le contexte de l'état de choses, je ne puis le concevoir en dehors de la possibilité de ce

¹ Id., aph. 2.01.

² WITTGENSTEIN L., *Tractatus*, aph. 2.01.

³ Id., aph. 2.

contexte »⁴. La « possibilité de ce contexte » détermine le lieu logique de la composition (logique) du fait. Elle en représente la forme interne. En y situant l'objet, celui-ci n'en représente plus une détermination externe. C'est ce cheminement logique qui a manqué à Frege et à Russell.

Tous deux, ils ont défini l'objet comme une détermination externe. Le premier en a fait une entité platonique qui lie extérieurement des termes différents ; ceux-ci entretenant en l'objet une relation de participation. Quant au second, soucieux de donner un contenu ontologique effectif (matériel) aux propositions, il a maintenu la compréhension de l'objet dans les réalités effectuées. L'objet ainsi posé, comme détermination externe (de réalités linguistiques) chez Frege tout comme chez Russell, ne saurait jouir d'aucune nécessité logique, justement parce qu'il détermine de l'extérieur le fait linguistique qui le représente. Il le détermine pour ainsi dire accidentellement. Or, « en logique rien n'est accidentel : si une chose peut arriver dans un état de choses, il faut que la possibilité de l'état de choses soit préalablement dans la chose »⁵. Cela montre la nécessité de ne pas envisager l'objet comme une détermination extérieure du fait, une réalité isolée : « Il est essentiel à la chose de pouvoir être partie intégrante d'un état de choses »⁶. Ceci montre que les objets déterminent fondamentalement, non des réalités physiques ou métaphysiques en dehors des faits, mais au contraire la forme interne de ceux-ci.

En découle la caractérisation de l'objet : « La possibilité de son occurrence dans un état de choses constitue la forme de l'objet »⁷. Ce qui signifie que, commente A. Lagache, la détermination de l'objet n'est pas dans l'effectuation, mais dans les possibilités convergentes d'occurrence dans l'état de choses⁸.

⁴ Id., aph. 2.0121.

⁵ Id., aph. 2.012.

⁶ Id., aph. 2.011.

⁷ Id., aph. 2.0141.

⁸ LAGACHE A., *Wittgenstein, la logique d'un Dieu*, p. 63.

Autrement dit, les objets ne sauraient être définis par leurs manifestations extérieures, accidentelles, variables dans le temps. Ils doivent, au contraire, être des déterminations internes, en tant que possibilités de production des faits. C'est en situant ainsi la détermination de l'objet dans la condition d'effectuation du fait-même que Wittgenstein arrive à en faire une nécessité logique au fondement du monde. Ceci donne le moyen de voir comment il est possible de fonder en nécessité (logiquement) le monde.

Voici comment il est possible de comprendre l'affirmation : « les objets forment la substance du monde. C'est pourquoi ils ne peuvent être composés »⁹, sans y voir une proposition de métaphysique. La "substantialité" de l'objet n'est pas un postulat, elle est plutôt une déduction logique. L'objet est substance en ce qu'il détermine la condition logique de l'avènement du fait. Il en est la possibilité. Or la possibilité d'effectuation du fait lui est immanente. Alors, la substance n'est de nature que logique et non métaphysique.

Il y a donc une double représentation de la réalité par la proposition. On a, d'une part, la représentation-par-la-proposition et, d'autre part, la représentation-par-le-nom. La première décrit un fait et représente le niveau factuel de la représentation. La seconde consiste en une dénomination des objets et en détermine le niveau logique. Merrill et Jaakko Hintikka proposent à cet effet qu'on distingue, dans la théorie tractatuséenne de la représentation, une théorie de la *mise en image* et une théorie de la *mise en miroir*.

Cette distinction, marquée dans une terminologie du reste empruntée à l'auteur du *Tractatus*, est d'une importance qui, au regard de ces commentateurs, est de l'ordre de la clarification sur les deux niveaux de représentation du monde par le langage. La « mise en miroir » consiste en une réplique de la forme interne du monde dans le langage. Elle a lieu à travers les noms. Quant à la « mise en

⁹ WITTGENSTEIN L., *Tractatus*, aph. 2.021.

image », elle est une projection possible du fait. Elle a lieu à travers les propositions.

Il est ici nécessaire de préciser qu'en réalité, bien que distinctes, la « mise en miroir » et la « mise en image » ne constitue pas des opérations séparées. Elles sont logiquement liées dans l'acte de représenter, ainsi que le précisent nos commentateurs :

Pour être plus explicites, nous devons néanmoins mettre en évidence le fait que l'idée de mise en image et l'idée de mise en miroir sont, à un certain point, interdépendantes. L'idée de mise en miroir n'a aucun sens sans celle de mise en image car elle dit que toute combinaison admissible de noms met en image (et « ne met pas en miroir » !) un état de choses qui a lieu dans un monde possible (et réciproquement). Dans ce monde possible, cette combinaison de noms est une phrase vraie. Il en ressort bien que la mise en miroir présuppose la mise en image.¹⁰

Autrement dit, d'un point de vue logique, la représentation par la proposition est la modalité de l'existence d'un fait du monde. La structure propositionnelle est signe de l'existence possible du fait, car elle n'est que la réplique de la structure interne de ce fait.

L'enjeu de la tâche à laquelle se livre l'auteur du *Tractatus*, c'est d'éviter l'émergence du non-sens dans le langage. Les préoccupations relevant de cette tâche sont contenues dans les deux questions qui suivent : comment s'exprimer à travers des propositions qui ont un sens ? Surtout, d'où tiennent-elles alors ce sens ? L'intérêt de ces préoccupations est philosophique, ce pour deux raisons. La première est qu'elles portent sur des questions du sens, donc, du fondement

¹⁰ Id., p.142-143.

des propositions. La seconde, c'est qu'elles se donnent pour objet la philosophie elle-même.

Sur cette dernière raison, l'œuvre de Wittgenstein se présente comme une médication apportée par l'auteur afin de résorber les maux dont souffre la philosophie : « le livre, dit-il, traite de problèmes de philosophie et, comme je le crois, montre que la formulation de ces problèmes repose sur un malentendu de la logique de notre langage »¹¹. C'est là le diagnostic que pose le logicien. Il signifie que la philosophie est malade du mode de construction de ses propositions. Les problèmes philosophiques relèvent du non-sens de ses propositions, dû à leurs structures logiques inappropriées.

Le traitement issu de ce diagnostic, à l'image d'une véritable thérapie médicale, s'effectuera à deux niveaux : d'une part, guérir le langage de sa maladie et, d'autre part, l'en prévenir. Le premier niveau, logique, est celui de la correction du mode de signification et de la structure des propositions. Il consiste à déterminer les conditions logiques d'élaboration des propositions. Le second, philosophique, est celui du suivi de l'usage sensé des propositions. Il consiste à créer une instance de contrôle (c'est-à-dire d'analyse) des propositions du langage de façon à en éliminer celles qui sont mal formées, et aussi à en délimiter l'espace logique significatif : c'est la tâche de critique du langage qui sera désormais reconnue à l'activité philosophique.

¹¹ Id., Préface, p. 27.